

JP

Souvenirs photographiques



JPLPublications

L'art du silence capturé

Ma passion, en sommeil depuis des mois, s'éveille. Je renoue avec la photographie, ce regard particulier posé sur le monde, cet art du silence capturé. En immersion dans la nature et ses hôtes, je retrouve peu à peu une forme de sérénité après bien des tourments personnels. Chaque fois que le temps le permet, je trimballe mon appareil au gré des saisons, comme un compagnon fidèle de mes errances solitaires.

J'ai longtemps habité une région de montagne, où l'hiver recouvrait la plaine et les collines d'un voile blanc. Là-bas, la neige tombait comme une évidence. Depuis que j'ai posé mes valises en Provence, je dois me faire à cette lumière plus douce, à ces hivers moins rudes, et à la rareté des flocons. Ici, la neige est capricieuse, furtive, timide. Elle effleure à peine la terre avant de disparaître.

Mais cette année-là, contre toute attente, les cieux se sont montrés généreux. Une neige abondante a recouvert les hauts plateaux, et le Mont Lacan, du haut de ses 1700 mètres, a revêtu son manteau immaculé.

Un besoin salutaire d'air pur, de silence ouaté, de retrouver ce vieux frisson d'enfant qui foule la poudreuse, me pousse à programmer une sortie. J'opte pour un coin pas trop éloigné de ma caverne, où je hiberne en attendant le printemps.

Parti à l'aurore, j'emprunte une petite route sinueuse qui grimpe vers les hauteurs, jusqu'au lieu choisi. Je planque la voiture à la lisière d'un bois de résineux et de chênes pubescents, puis je m'enfonce, appareil au poing, dans l'épaisseur feutrée du paysage.

Des flocons délicats tourbillonnent, saupoudrant la flore gelée de leur dentelle blanche. Ils disparaissent peu à peu sous les bourrasques matinales du vent d'hiver. Le chemin forestier, à peine tracé, se faufile entre les épineux.

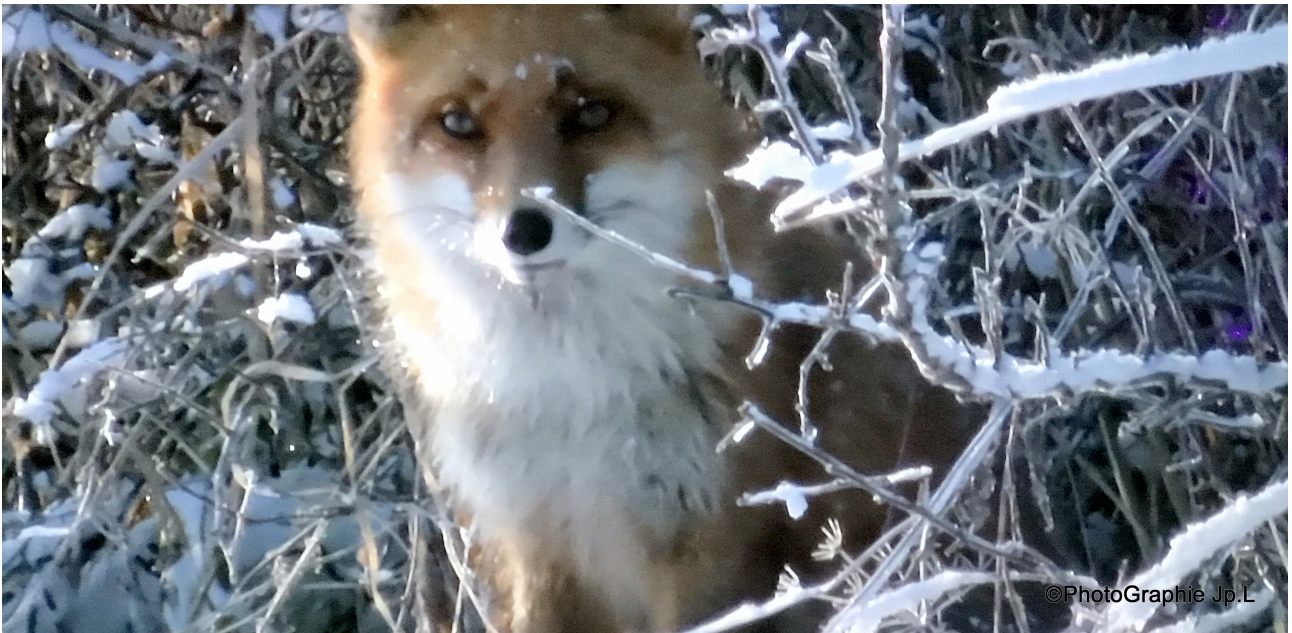
Des empreintes fraîches, animales ou humaines, sillonnent le manteau vierge et s'évanouissent au loin, comme une invitation au mystère.

Le froid me saisit. Mes yeux clairs ne font pas bon ménage avec l'éclat aveuglant de ce tapis immaculé. Mes lunettes solaires s'imposent comme une évidence. Le bruit moelleux de mes pas dans la couche cotonneuse ravive moult souvenirs de bien-être.

Humer l'air à pleins poumons en marchant d'un pas feutré me procure une joie intense, presque primitive.

Une demi-heure s'écoule, au rythme des rayons de soleil perdus qui s'élèvent dans la canopée givrée, quand soudain, au détour d'un taillis, surgit un renard roux — sans Maître Corbeau ni fromage, mais avec cette noblesse tranquille qui force le respect. Son regard transperce les branchages, droit dans le mien.

Il me voit. Il me jauge. Il semble lire en moi, comme s'il cherchait à sonder mes intentions. Impossible de tricher : ici, c'est lui le prince des lieux.



J’imagine qu’il décide seul de ces rencontres imprévues, qu’il orchestre les apparitions comme un vieux sage, maître à penser de cette forêt libre et sauvage. Il m’invite à ralentir, à me fondre dans le silence. Je stoppe net ma marche, m’accroupis doucement pour me faire oublier, ou du moins me faire tout petit.

Un frisson incontrôlable me traverse. Je suis tout entier dans l’instant, suspendu entre incertitude et espérance. D’un geste lent, je dégainé mon appareil, genou à terre comme en prière, prêt à saisir l’éphémère.

Au premier déclenchement, Goupil se redresse, m’offre un dernier regard, intense et vibrant, comme une salutation muette. Puis, sans un bruit, il reprend son chemin, glissant entre les troncs comme un mirage.



Le soleil décline derrière la canopée. Bientôt, la nuit lui appartiendra.

De retour sur le sentier, je marche longtemps sans penser à l'heure. Mon cœur bat encore au rythme de cette apparition. Ces instants suspendus, où l'animal me tolère dans son monde, me rappellent combien la nature, loin d'être un simple décor, est une présence vivante, vibrante, presque sacrée. Elle m'offre, quand je sais me faire humble, des rencontres plus vraies que bien des échanges humains.

Depuis quelque temps, l'appareil photo a repris sa place au creux de ma main, comme une boussole intime. Il n'est pas un outil de capture, mais un prolongement de mon regard, un moyen de rendre hommage à la beauté silencieuse, aux traces, aux lumières fugitives. Il m'aide à me retrouver.

Dans ces marches solitaires ou partagées, je réapprends la lenteur, l'observation, l'attention. Je me répare, un pas après l'autre, comme si chaque image enregistrée déposait un peu de paix sur mes plaies anciennes.

La nature demeure pour moi bien plus qu'un refuge : elle est un dialogue constant, un appel à rester vivant, sensible, attentif au monde. À chaque saison, à chaque battement d'aile, à chaque silence troublé par une présence discrète, elle m'enseigne à redevenir homme parmi les vivants.

Je gelais sur pieds.

Je récupérais ma voiture figée comme un glaçon, les vitres opaques de givre. Manque de chance, le chauffage rend l'âme à la première tentative. Pieds congelés, c'est à peine si je sentais mes arpions sur les pédales, en mode pilote automatique jusqu'à la maison. Sitôt rentré, grelottant, jette en hâte quelques bûches dans la cheminée, en espérant une flambée rapide. Deux, trois verres de vin chaud à la cannelle, préparé à la hâte — généreusement relevés d'un trait de fine cognac — me rendent la vie.

En moins de temps qu'il ne faut pour le dire, me voilà chaud comme une bouillotte, rougi, détendu, presque hilare.

Et dans la danse des flammes, le regard perdu dans les braises, je repensais à la silhouette furtive du renard, à la neige crissant sous mes pas, aux instants suspendus du matin.

Peu de mots pour dire ce que l'on ressent dans ces moments-là. On ne revient jamais tout à fait le même d'une rencontre avec le sauvage.

Ces escapades me reconnectent à l'essentiel. À la terre. À moi.

Je recommence à photographier, non plus pour montrer, mais pour me souvenir. Pour m'imprégner. Je sais maintenant que la beauté se niche partout — il suffit de se mettre en état de la recevoir.

La chorégraphie du silence

Hiver 2020.

Un photographe naturaliste et ornithologue expose ses clichés dans le village voisin.

Attiré par l'annonce, je pousse la porte de la salle d'exposition, curieux et fébrile comme un gamin avant Noël.

Les tirages sont splendides. Un bestiaire ailé, saisi dans la lumière juste, dans l'instant parfait. Une véritable ode à la patience et à l'œil averti.

Très vite, la glace est rompue. On parle photo — quoi de plus naturel. Au fil de la conversation, je glisse le nom de mon blog.

La salle étant loin d'être bondée, il en profite pour y jeter un œil — sans oublier de le reprendre, car en photographie comme ailleurs, un bon œil vaut de l'or !

Par flatterie peut-être, ou réelle bienveillance, il encense mes images. Pour l'amateur naturiste — pardon, *naturaliste* — que je suis, ces compliments inattendus me réchauffent le cœur.

Très vite, l'échange devient riche. Des visiteurs arrivent, des passionnés avec qui les commentaires fusent, précis, curieux, enthousiastes. On parle objectifs, réglages, affûts. Un bain d'humanité photographique, dans lequel je barbote deux bonnes heures.

L'heure du déjeuner finit par sonner. Il est temps de regagner mes pénates. En quittant la pièce d'exposition je glisse ma carte de visite à mon nouvel ami.

Une semaine passe. Un soir, le téléphone sonne : c'est Michel, l'ornithologue de l'exposition. Il me propose de braver la neige tombée sur les hauts plateaux du pays pour aller shooter quelques rapaces.

Mon enthousiasme s'emballe. Un terrain sauvage, une lumière d'hiver, une traque aux grands oiseaux : le Graal du photographe de nature.

Michel connaît les lieux comme sa poche. Il a arpenté les plateaux pour ses relevés ornithologiques. Un guide idéal. Et puis, il a l'outil qu'il faut : un 4x4, un vrai, habitué aux ornières et aux neiges.

Pas question d'y aller avec mon cabriolet de citadin, qui risquerait de finir comme une luge mal dirigée. Ce départ matinal me replonge dans mes souvenirs montagnards, à l'époque où, sur les routes enneigées, je me prenais pour un roi de la glisse, un rallyman en doudoune. Mais ça, c'était avant...



Les yeux encore ensommeillés s'ouvrent sur un lever de jour glacé, tout en givre et en silence ouaté.

À l'arrivée sur le plateau, l'air vous cueille à la gorge. Une température digne de Iakoutsk nous accueille — j'ai cru un instant voir des pingouins faire demi-tour.

Équipés comme des Inuits, cagoule vissée et doigts engourdis, nous quittons le confort du 4x4. Le véhicule est laissé sur le parking d'un restaurant où nous prévoyons de déjeuner — si nous ne perdons pas nos orteils d'ici là.

Une marche d'une heure nous attend, direction le spot près du camp militaire de Canjuers, dans le Var, au cœur d'une nature figée par le gel et le vent.

L'ornithologue m'a assuré qu'avec un brin de chance, nous pourrions voir — et peut-être capturer dans la boîte — les grands seigneurs des airs, ces rapaces farouches qui règnent sur les hauteurs.

Arrivés sur le site, nous installons un affût de toile camouflage à l'orée d'un bois de conifères. Je m'efforce de ne pas frissonner trop bruyamment. Bouger, c'est trahir ma présence. Mais rester figé, c'est me glacer jusqu'à l'os. Et me laisser engourdir, c'est me couper de l'émerveillement, pourtant à portée de regard.

Je me sens gauche, un peu déplacé dans cette chorégraphie millimétrée du silence. Alors, je m'emmitoufle dans ma seconde parka en duvet, me transforme en pelote de froid contenue, et finis par m'immobiliser totalement.

Le calme est absolu. Le silence, dans cette blancheur figée, devient presque palpable, comme si la neige avait étouffé jusqu'à la rumeur du monde.

L'attente est longue. Glaçante et suspendue. Jumelles vissées aux yeux, nous scrutons le ciel et les lisières, à la recherche d'un miracle ailé.

Soudain, venu de nulle part, un oiseau d'envergure fend l'air et se pose dans un silence feutré sur le tapis neigeux, à trois cents mètres de notre cachette.

Le souffle court, nous le découvrons, majestueux, puissant, tenant entre ses serres acérées un pauvre écureuil, sa proie du matin. Sans la moindre hâte, il déchiquette la chair de l'animal à grands coups de bec. Le ballet est rude, précis, sans cruauté apparente — seulement la loi ancienne de la survie.



Je glisse un chuchotement à l'oreille de mon compagnon :

— « Quel est donc ce seigneur carnassier ? »

— « Un *Autour des palombes*, me souffle-t-il. Un vrai tueur des bois, à ne pas confondre avec l'épervier d'Europe... même si la ressemblance est trompeuse. »

Effectivement, sans son œil exercé, j'aurais fait l'erreur. Pour moi, un oiseau comme celui-là, c'était "un épervier"... comme dans la chanson d'Hugues Aufray.

Je souris intérieurement. Nous aussi, on est "au frais", couchés dans la neige, à guetter le miracle.

Mais ici, pas de guitare. Seulement le clic feutré de nos appareils, comme un hommage discret à ce roi des forêts, venu nous offrir sa présence quelques instants — image gravée dans la mémoire et sur la carte SD.

Équipés de longues focales protégées par d'épaisses housses isolantes, nos APN pré-réglés pour ce genre de scène était prêt à immortaliser cette cruelle mais fascinante tragédie. Nous avons déclenché à plusieurs reprises, multipliant les prises, chacun dans un silence religieux, l'œil vissé à nos téléobjectifs.

Pas un souffle, pas un soupir... Le moindre bruit aurait pu faire s'envoler ce seigneur des bois.

Nous étions comme figés dans le froid, émerveillés, captivés par la force brute et la beauté sauvage de ce prédateur perché sur son tapis de neige maculé de rouge.

Puis, au terme de ce festin sans témoins, l'Autour des palombes s'est envolé, lourd, puissant, majestueux. Son battement d'ailes a signé la fin d'un instant suspendu dans l'éternité d'un hiver silencieux.

Mission accomplie : nos cartes mémoires regorgent de clichés précieux, témoins de cette rare rencontre.

Sur le chemin du retour, en bordure d'une chênaie, mon regard repère un geai perché, fier et vigilant. Réflexe de photographe : clic, clac !

En visionnant l'image, je découvre l'oiseau tenant un gland dans son bec. Une friandise bien méritée... Comme quoi, ce geai n'était pas un "gland" !



Nous franchissons enfin le seuil du restaurant. Nos yeux se posent sur l'ardoise grand format :

Daube de sanglier au menu du jour. Nos estomacs crient victoire.

En attendant d'être servis, nous consultons nos prises du jour. Les miennes réclament quelques ajustements à l'aide de mon logiciel favori, mais l'essentiel est là : l'émotion, brute et vivante.

Le repas terminé, nous reprenons la route avant que la nuit ne tombe, des images plein la tête et le cœur comblé.

Cette journée restera gravée dans ma mémoire. Elle me rappelle combien la nature est précieuse, vulnérable, mais aussi incroyablement généreuse pour qui sait l'écouter et la respecter.

La photographie animalière est une immersion. Chaque rencontre est différente, chaque instant une surprise.

Qu'il s'agisse d'un regard perçant d'un prédateur ou d'un simple moment de jeu entre oiseaux, chaque cliché est une porte ouverte sur l'intimité du monde sauvage, une chance de témoigner, de partager, d'émouvoir.

Le photographe japonais Nobuyoshi Araki, l'une des figures majeures de la photographie contemporaine, disait :

« Mon propre souvenir est capturé au moment où je prends la photo. C'est finalement l'appareil photo qui me sert de mémoire. »

Et je ne peux que lui donner raison. Mes plus belles émotions sont des images figées,

derrière l'objectif, là où le silence parle plus fort que les mots.

Remerciement à Michel M.